

n'a été donné ni à l'auteur de Notre-Dame de Paris, ni à l'influence très-légitime d'ailleurs de Chateaubriand, et si vous le voulez de Walter Scott, ni aux exagérations du romantisme de ramener l'esprit humain aux formes artistiques du moyen-âge et d'effacer la notion supérieure du beau venue de la Grèce. Si nous avons rendu aux monuments gothiques l'admiration qui leur est due, nous n'avons pas brûlé ce que nous avons adoré, et ce qui est éternellement admirable. M. Chenavard est dans le vrai. Partout où l'art grec se manifeste à nous, il brille d'un tel éclat que tout s'efface en sa présence, comme les maigreurs expressives et les élégances ascétiques de la statuaire byzantine devant la beauté souveraine de la Vénus de Milo ou de la Polymnie.

Nous devons donc comprendre les convictions de M. Chenavard, et honorer sa fidélité à ses doctrines. Il a traversé sans défaillance une époque où le sentiment du beau et la pureté du goût semblent avoir subi bien des influences qui devaient les altérer ; et c'est pour se mettre en contact avec ces grands exemplaires échappés à la destruction du temps et des hommes qu'il a entrepris, en 1844, le Voyage de la Grèce. De ce recueil lui-même, nous ne dirons que peu de mots, faute de pouvoir en parler dignement. Les dessins se recommandent par le double mérite de la précision technique et de l'effet monumental ; nous avons été frappé surtout de ses belles perspectives du Parthénon, des Propylées, de l'Erechthéon, du temple de la Victoire Aptère. Paysagiste habile, M. Chenavard excelle à reproduire les horizons et les lointains de l'Orient ; nous avons remarqué son dessin du promontoire de Sunium, ses vues de Lamia, du Parnasse, de la fontaine de Castalie, et parmi ceux qu'il a recueillis dans sa rapide excursion en Egypte, la vue de la place de Roumeyleh, au Caire. Son crayon est vif, exact, coloré ; il apporte dans l'interprétation de la nature la même sûreté, la